

très tendues et que, d'un moment à l'autre, elles pouvaient être rompues. De vagues bruits de guerre couraient par la ville et se répandaient dans les provinces. On était inquiet et ce n'était pas sans raison, puisque, peu de temps après, l'horrible guerre était déclaré.

Il y eut alors, à Paris, un grand mouvement; l'enthousiasme des uns, chauffé par des meneurs, éteuffaient les cris d'alarme des autres; des bandes d'individus parmi lesquels on voyait ces fameuses blouses blanches de l'empire, passaient sur les grands boulevards en criant :

« A Berlin, à Berlin ! »

En général on croyait à la victoire; on savait ce que valaient les soldats de la France, on avait confiance en leur bravoure éprouvée et on croyait à l'habileté des chefs de l'armée.

Du haut de la tribune parlementaire, des ministres avaient affirmé que nous étions prêts à faire cette guerre nécessaire à la défense de l'honneur nationale. L'un avait dit :

« Rien ne manque à nos soldats, pas même un bouton de guêtre. »

Et l'on croyait tout cela. Et l'on savait, cependant, que des centaines de millions votés pour l'armée avait été autrement employés; et l'on savait que le désordre et l'incurie étaient partout; et l'on savait que ce qui manquait surtout à la France, c'était un nombre suffisant de défenseurs.

Hélas! on ne tarda pas à voir que les enthousiastes étaient des aveugles ou des fous et que les alarmés avaient raison.

Un choc formidable eut lieu sur notre frontière du Rhin, présédant l'effroyable coup de tonnerre de Sedan où notre plus belle armée, ses généraux et Napoléon III étaient faits prisonniers.

L'empire avait vécu. Mais l'Allemagne débordait sur la France l'événement se répandait partout, Paris allait être investi.

Mais je m'arrête: l'histoire appartient aux historiens et ma plume est celle d'un romancier.

— Donc, une année et quelques mois s'étaient écoulés, sinon dans une tranquillité parfaite pour nos personnages, du moins sans aucun incident sérieux.

De Simiane avait appris le retour à Paris de Henri Bierle et n'avait pas tardé à savoir, grâce à son système d'espionnage, que le journaliste et sa sœur se rencontraient, à peu près tous les quinze jours, rue Vivienne.

Il savait également que, de temps à autre, de Bierle se trouvait au bois de Boulogne, ou au parc Monceau ou au jardin des Tuileries, juste à l'heure où Blanche s'y rendait de son côté, avec sa petite fille et la nourrice.

Pendant quelque temps, très tourmenté, le baron avait été comme sur des épines.

Toutefois, toujours prudent, et ne voulant pas d'un éclat qui aurait pu tourner contre lui, il dissimulait ses craintes.

Bientôt, Mme de Mégrigny ne parlait de rien, n'ayant point l'air de songer à se remarier, ne se trouvant, par conséquent, nullement menacé, il se sentit presque rassuré.

— Du moment qu'ils sont contents comme cela, et ne demandent pas autre chose; se dit-il, c'est bien et je n'ai qu'à fermer les yeux. Mais, n'importe, je ne m'endors pas: je veillerai et me tiendrai constamment sur la défensive.

Il ajouta, ayant dans le regard une lueur sinistre :

— Ah! monsieur de Bierle, je vous conseille de toujours faire le mort; autrement, prenez garde à vous!

Cependant M. de Bierle n'était pas d'une nature à accepter de gaieté de cœur une situation fautive ou équivoque, surtout quand elle pouvait être changée. Il souffrait de ne pas agir en toute liberté, d'être forcé, pour voir Blanche et la petite Henriette, de s'entourer de précautions, de se cacher, enfin de jouer le rôle d'un personnage mystérieux; et il souffrait plus encore de la contrainte que Mme de Mégrigny s'imposait, de ses constantes inquiétudes de la répugnance qu'elle éprouvait, elle aussi, à jouer un rôle indigne d'elle.

Sans doute ils étaient heureux de se voir et de passer quelques instants ensemble; mais, en même temps, ils étaient malheureux d'être obligés de garder secrètes leurs entrevues.

Pour tous deux la situation était également douloureuse.

Souvent Henri disait à Blanche :

— Chère bien-aimée, vous et Henriette êtes tout pour moi, je ne vois que vous au monde. Mon amour est si grand, si exclusif, qu'il me fait passer sur bien des choses; j'aurai maintenant le courage de braver l'opinion publique dont je ne veux plus tenir compte; j'avais des scrupules au sujet de la fortune de M. de Mégrigny; je ne veux plus les avoir, je ne les ai plus. On ne sacrifie pas son bonheur à un préjugé, la conscience elle-même met des bornes au puritanisme.

Oh! Blanche, chère adorée, je souffre dans votre fierté et votre dignité quand je vous vois, vous qui ne devriez jamais rougir et toujours lever haut la tête, quand je vous vois courbée comme sous le poids d'un anathème.

C'est que vous sentez toutes les amertumes de la situation dans laquelle nous nous trouvons; elle est cruelle, en effet, et s'il la connaissait, le monde, qui ne verrait pas au fond des choses et en ignorerait les causes, la trouverait inacceptable, et nous servirons de cible aux propos méchants de la masse des sots et des imbéciles.

Blanche, Blanche, nous ne nous trouvons pas dans une impasse dont toutes les issues sont fermées; nous sommes dans une situation dangereuse pour vous, pénible pour tout deux, il faut en sortir. Ma bien-aimée, je suis prêt à vous épouser; dans un mois, si vous le voulez, le nom de Bierle sera le votre.

Tel était, à quelques variantes près, le langage que Henri tenait à Mme de Mégrigny.

Troublée et émue, la jeune femme répondait :

— Non, non, Henri, rien ne presse, attendons encore. Vous ne pouvez pas douter de mon amour, et vous devez me croire quand je vous le dit que le plus ardent désir de votre amie est d'être votre femme. Mais j'ai des raisons pour vous prier d'attendre encore.

— Qu'elles raisons!

— Sur ce point, Henri, permettez-moi de garder le silence.

Le jeune homme n'insistait pas, mais il sentait bien que de Simiane était à lui seul toutes ces raisons qui se traduisaient par « attendons encore. »

Un jour, à la suite d'une petite discussion sur ce même sujet, Henri dit à Blanche, en la regardant tristement :

— Mais vous avez donc une bien grande peur de votre frère?

Elle tressaillit, et saisissant la main du jeune homme, qu'elle serra fortement :

— Eh bien, oui, répondit elle d'une voix oppressée, j'ai peur de lui!

En vérité, je ne vous comprends pas; craignez-vous donc qu'il ne veuille encore se suicider?

— Henri, je ne sais pas ce que je pourrais avoir à craindre.

Il se mit à rire, croyant ainsi la tranquilliser.

— Voyons, Blanche, reprit-il, m'autorisez-vous à aller lui parler à ce frère terrible?

— Non, non, s'écria-t-elle toute tremblante, gardez-vous bien de faire cela, je vous le défends!

— Pourtant, quand vous m'aurez fait assez longtemps attendre, il faudra bien que j'aie vu M. le baron pour lui annoncer notre mariage.

— Henri, répliqua-t-elle vivement, en ce qui concerne nos intérêts réciproques, ne faites jamais rien sans que je vous le conseille. Je serai votre femme, je veux être votre femme; mais laissez-moi faire, laissez-moi agir seule.

Oui, Blanche avait peur de son frère; si elle n'avait pas été retenue, arrêtée par ses terreurs qui, hélas! n'étaient point sans raisons, elle n'aurait pas constamment répondu à de Bierle: — Attendez, attendons encore. Au contraire, c'eût été elle qui, tout de suite après l'expiration de son deuil, aurait pressé Henri de lui donner son nom.

Elle avait peur de son frère; et ce qu'elle n'avait pas dit à de Bierle, ce qu'elle n'avait pas voulu lui dire, c'est que le baron était un misérable capable de le faire assassiner, afin de se débarrasser de lui comme il s'était débarrassé du pauvre Ludovic de Mégrigny.